

ne femme, mit en son âme une compassion profonde.

—Mon pauvre ami, dit-elle en se serrant contre son mari dans le cou-pé qui les emmenait vers la demeure de la baronne Heurtel, si j'ai de la peine, vous en avez beaucoup aussi.

—Oui. Votre marraine est à la fois pour moi une mère et une amie. Vous savez tout ce que je lui dois? Or, je paye ma dette de reconnaissance en la laissant mourir. Qu'est le médecin devant la volonté de Dieu!

Il se raidit, et d'un ton bas, très ferme :

—Soyez forte, Suzan, il le faut.

—“Il le faut!” La jeune femme dut se répéter plusieurs fois cette phrase, quand à la suite de son mari, elle entra dans la chambre de la malade. Quoi! ce visage si blanc, aux traits tirés, amincis, était celui de sa marraine? Ces yeux cerclés de bistre, qui restaient fixés étrangement dans le vide, étaient les yeux qu'elle avait vus si lumineux, si doux? Ces lèvres contractées étaient celles sur lesquelles passait un si fréquent sourire?

Epouvantée, vaillante cependant—il le fallait! avait dit Jacques,—Suzan tomba à genoux :

—Marraine!

Toute son angoisse vibrait dans ce mot. Mais comme si ce n'était pas assez pour son cœur, elle ajouta avec une tendresse poignante:

—Maman...

L'appel des tout petits qui souffrent et qui aiment:

“Maman!” Pour la première fois, elle nommait ainsi la baronne Heurtel. Lentement, une main de la malade se posa sur la tête de la jeune femme, et une voix, faible comme un souffle, murmura :

—Lève-toi... Viens tout près... Écoute.

Et quand Suzan fut “tout près”, la voix faible reprit :

—Tu viens de dire “Maman”, c'est doux et c'est vrai. Je t'ai bien aimée, je vous ai bien aimés: toi, Jacques, Rosel. Vous remplaciez ceux qui sont partis et que je vais rejoindre.

Ne pleure pas, Suzan, je suis heureuse... heureuse, je t'assure. Dieu, “eux”, les si chers, que désirer de plus?... Si, pourtant, je désire... je désire...

Elle s'arrêta pour reprendre plus bas encore :

—Tu aimes trop le monde, ma petite fille, je te l'ai dit souvent. Reste le plus possible avec Rosel, avec ton mari. Sacrifie ton plaisir à eux, dévoue-toi à eux. On ne refuse rien à ceux qui vont mourir... Je vais mourir... Promets, Suzan, promets de ne plus laisser Jacques aussi seul... C'est ton devoir. Puis, il t'aime tant!

Les larmes de la jeune fille tombaient pressées comme une pluie d'orage.

—Je l'aime aussi, marraine, de tout mon cœur, mais il est souvent en courses ou il travaille, alors...

—Alors, il faut qu'au retour de ses courses il te trouve au logis; il faut que tu l'arraches à un travail absorbant. Promets... Promets...

Suzan courba la tête, et les yeux clos, les mains jointes comme devant un autel, — n'était-ce pas l'autel de la mort qui se dressait devant elle? — elle dit lentement, avec une ferveur pleine de repentir:

—Je promets, marraine, soyez en paix.

—C'est bien! Appelle Jacques.

Un sourire entr'ouvrit les lèvres de la baronne Heurtel quand le docteur parut.

—Je vous bénis tous les deux, tous les deux et Rosel. Aimez-vous toujours, mes...

Elle ne put achever, et Suzan ne sut jamais bien ce qui se passa ensuite. Les derniers sacrements, l'agonie, la mort, l'enterrement, tout cela lui semblait un affreux cauchemar au milieu duquel elle se mouvait comme une automate, en souhaitant le réveil qui mettrait fin à cette torture.

Et quand vint “le réveil”, quand Suzan, dans ses vêtements de deuil, se retrouva chez elle, face à face avec sa douleur, elle se prit à regretter, tant la pauvre nature humaine est étrange, les angoisses, les préoccupations, les mille détails matériels qui l'empêchaient de “penser”.

—Maman bobo? demanda un jour Rosel, consternée à la vue des larmes de la jeune femme.

—Maman pleure sa mère. Maman voudrait pour Rosel une maman comme celle qu'elle pleure, si elle venait à mourir.

Rosel ouvrit de grands yeux étonnés :

—Maman... Jésus...

Suzan la serra passionnément sur son cœur, lui disant, comme si elle pouvait la comprendre:

—Oui, tu as raison, ma petite, il faut songer au bonheur de ceux que nous aimons, au lieu de nous apitoyer égoïstement sur le vide qu'ils laissent. Je n'oublierai jamais marraine, mais je puis me montrer courageuse. Rosel, embrasse maman, elle va reprendre ses sourires.

Et, depuis ce jour, Suzan “reprit ses sourires”, à la grande joie de Rosel, tandis que Jacques, froissé de cette gaieté, dont il ne soupçonnait pas la raison secrète, était bien près d'accuser la jeune femme de manquer de cœur.

II

Rosel dormait. Suzan avait con-signé sa porte, et, seule dans son petit salon, elle cherchait comment elle pourrait organiser sa vie pour suivre les conseils de la baronne Heurtel. Présentement, la promesse faite lui semblait assez facile à tenir en ce qui la concernait, son deuil lui interdisant tout plaisir mondain. Mais par quel moyen enlever Jacques au travail de la nuit, chez lui, à l'état d'habitude?...

Si elle avait été saisie par l'engrenage des fêtes, il avait été saisi par l'engrenage de l'étude, des œuvres, et la mort de la baronne Heurtel, loin de mettre un terme à cette activité, lui avait plutôt servi d'aliment. Le jeune docteur devenait fiévreux, même irritable, il était nécessaire de trouver, pour le soir, des distractions très douces l'arrachant, malgré lui, à son bureau, lui faisant oublier un labeur absorbant, des recherches passionnantes.